

Et tandis que, pareils à des fantômes, ces nuages épais s'avancèrent lentement, tout à coup Yégof parut, criant d'une voix brève :

"Enfin, vous voilà ! Vous m'avez entendu !"

Puis, d'un geste rapide, il écarta tous les obstacles : l'air glacial s'engouffra sous la voûte, et les vapeurs se répandirent dans le ciel immense, se tordant et s'élançant au-dessus de la roche, comme si les morts du jour et ceux des siècles écoulés eussent recommencé dans d'autres sphères le combat éternel.

Yégof, la face contractée sous les pâles rayons de la lune, le sceptre étendu, sa large barbe étalée sur la poitrine, les yeux étincelants, saluait chaque fantôme d'un geste et l'appelait par son nom, disant :

"Salut, Bléd, salut, Roug, et vous tous, mes braves, salut !... L'heure que vous attendiez depuis des siècles est proche, les aigles aiguissent leur bec, la terre a soif de sang : souvenez-vous du Blutfeld !"

Berbel était anéantie, l'épouvante seule la tenait debout ; mais bientôt les derniers nuages s'échappèrent de la caverne et se fondirent dans l'azur sans bornes.

Alors Yégof entra brusquement sous la voûte et s'accroupit près de la source, sa grosse tête entre les mains, les coudes aux genoux, regardant d'un œil hagard bouillonner l'eau.

Kateline venait de s'éveiller, et gloussait comme on sanglotte ; Wetterhexe, plus morte que vive, observait le fou du coin le plus obscur de l'antra.

"Ils sont tous sortis de la terre ! s'écria tout à coup Yégof, tous, tous ! Il n'en reste plus. Ils vont ranimer le courage de mes jeunes hommes, et leur inspirer le mépris de la mort !"

Et relevant sa face pâle, empreinte d'une douleur poignante :

"O femme, dit-il, en fixant sur Wetterhexe ses yeux de loup, descendante des *valkiries* stériles, toi qui n'as pas recueilli dans ton sein le souffle des guerriers pour leur rendre la vie, toi qui n'as jamais rempli leurs coupes profondes à la table du festin, ni posé devant eux la chair fumante du sanglier Sérimar, à quoi donc es-tu bonne ! A filer des linceuls ! Eh bien ! prends ta quenouille et file jour et nuit, car des milliers de hardis jeunes hommes sont couchés dans la neige !... Ils ont vaillamment combattu... Oui, ils ont fait leur devoir ; mais l'heure n'était pas venue !... Maintenant les corbeaux se disputent leur chair !"

Puis, d'un accent de rage épouvantable, arrachant sa couronne à deux mains avec des poignées de cheveux :

"Oh ! race maudite ! hurla-t-il, tu seras donc toujours sur notre passage ! Sans toi, nous aurions déjà conquis l'Europe. Les hommes rous seraient les maîtres de l'univers !... Et je me suis humilié devant le chef de cette race de chiens !... Je lui ai demandé sa fille, au lieu de la prendre et de l'emporter, comme le loup fait de la brebis !... Ah ! Huldrix ! Huldrix !..."

Et s'interrompant :

"Ecoute, écoute, *valkirie* !" fit-il à voix basse.

Il levait le doigt d'un air solennel.

Wetterhexe écouta : un grand coup de vent venait de s'élever dans la nuit, secouant les vieilles forêts chargées de givre. Combien de fois la sorcière avait-elle entendu la bise gémir, durant les nuits d'hiver, sans même y prendre garde ; mais alors elle eut peur !

Et comme elle était là, toute tremblante, voilà qu'un cri rauque se fit entendre au dehors, et, presque aussitôt, le corbeau Hans, plongeant sous la roche, se mit à décrire de grands cercles à la voûte, agitant ses ailes d'un air effaré et poussant des croassements lugubres.

Yégof devint pâle comme un mort.

"Vöd, Vöd, s'écria-t-il d'une voix déchirante, que t'a fait ton fils Luitprand ? Pourquoi le choisir plutôt qu'un autre ?"

Et, durant quelques secondes, il resta comme anéanti ; mais, tout à coup, transporté d'un sauvage enthousiasme et brandissant son sceptre, il s'élança hors de la caverne.

Deux minutes après, Wetterhexe, debout à l'entrée de la roche, le suivait d'un regard anxieux.

Il allait droit devant lui, le cou tendu, le pas allongé ; on

aurait dit une bête fauve marchant à la découverte. Hans le précédait, voltigeant de place en place.

Ils disparurent bientôt dans la gorge du Blutfeld.

II

Cette nuit-là, vers deux heures, la neige se mit à tomber ; à la naissance du jour il fallut se secouer et battre de la semelle.

Les Allemands avaient quitté Grandfontaine, Framont et même Schirmeck. Au loin, bien loin, dans les plaines de l'Alsace, on remarquait des points noirs indiquant leurs bataillons en retraite.

Hullin, éveillé de bonne heure, fit le tour du bivouac : il s'arrêta quelques instants à regarder sur le plateau, les canons braqués vers la gorge, les partisans étendus autour du feu, la sentinelle l'arme au bras ; puis, satisfait de son inspection, il entra dans la ferme où Louise et Catherine dormaient encore.

Le jour grisâtre se répandait dans la chambre. Quelques blessés, dans la salle voisine, commençaient à ressentir les ardeurs de la fièvre ; on les entendait appeler leurs femmes et leurs enfants. Bientôt le bourdonnement des voix, les allées et les venues rompirent le silence de la nuit. Catherine et Louise s'éveillèrent ; elles virent Jean-Claude, assis dans un coin de la fenêtre, qui les regardait avec tendresse, et, honteuses d'être moins matinales que lui, elles se levèrent pour aller l'embrasser.

"Eh bien ? demanda Catherine.

"— Eh bien, il s'est parti ; nous restons maîtres de la route comme je l'avais prévu."

Cette assurance ne parut pas tranquilliser la vieille fermière, il lui fallut regarder à travers les vitres, et voir la retraite des Allemands jusqu'au fond de l'Alsace. Encore, tout le reste du jour sa figure sévère conserva-t-elle l'empreinte d'une inquiétude indéfinissable.

Entre huit et neuf heures arriva le curé Saumaize, du village des Charmes. Quelques montagnards descendirent alors jusqu'au bas de la côte relever les morts ; puis on creusa sur la droite de la ferme une longue fosse, où partisans et *kaiserlicks*, avec leurs habits, leurs feutres, leurs shakos, leurs uniformes furent rangés côte à côte. Le curé Saumaize, un grand vieillard à tête blanche, lut les antiques prières de la mort, de cette voix rapide et mystérieuse qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme, et semble convoquer les générations éteintes, pour attester aux vivants les horreurs de la tombe.

Toute la journée, il arriva des voitures et des *schittes* pour emmener les blessés, qui demandaient à grands cris à revoir leur village. Le docteur Lorquin, craignant d'augmenter leur irritation, était forcé d'y consentir. Vers quatre heures, Catherine et Hullin se trouvaient seuls dans la grande salle ; Louise était allée préparer le souper. Au dehors, de gros flocons de neige continuaient à descendre du ciel, et se posaient au rebord des fenêtres, et d'instant en instant on voyait un traîneau partir en silence avec son malade enterré dans de la paille ; tantôt un homme conduisant le cheval par la bride. Catherine, assise près de la table, pliait des bandages d'un air préoccupé.

"Qu'avez-vous, donc, Catherine ? demanda Hullin. Depuis ce matin je vous vois toute soucieuse. Pourtant nos affaires marchent bien."

La vieille fermière alors, d'un geste lent repoussant le linge répondit :

"C'est vrai, Jean-Claude, je suis inquiète.

"— Inquiète, et de quoi ? L'ennemi est en pleine retraite. Encore tout à l'heure, Frantz Materne quo j'avais envoyé en reconnaissance, et tous les piétons de Piorette, de Jérôme, de Lubarbe, sont venus me dire que les Allemands retournent à Mutzig. Le vieux Materne et Kasper, après avoir relevé les morts, ont appris à Grandfontaine qu'on ne voit rien du côté de Saint-Blaise-la-Roche. Tout cela prouve que nos dragons d'Espagne ont solidement reçu l'ennemi sur la route Senones, et qu'il craint d'être tourné par Schirmeck. Je ne vois donc pas, Catherine, ce qui vous tourmente."